





# TRACES

© L'Harmattan, 2010  
5-7, rue de l'École-polytechnique ; 75005 Paris

<http://www.librairieharmattan.com>  
[diffusion.harmattan@wanadoo.fr](mailto:diffusion.harmattan@wanadoo.fr)  
[harmattan1@wanadoo.fr](mailto:harmattan1@wanadoo.fr)

ISBN : 978-2-296-12353-3  
EAN : 9782296123533

Colette Beaufort

# TRACES

*Récit*

L'Harmattan

**Du même auteur :**

*Fenêtres sur la nuit*, nouvelles, Jean-Pierre Huguet éditeur, 1990

*Où diable est le loup ?* conte, d'après des dessins à l'encre d'Isabelle Rochemars. Marc Pessin, 1993

*Les seins d'Agathe*, roman, ALÉAS éditeur, 1996

*Les jours étroits*, roman, ALÉAS éditeur, 2000

Coauteur du *Choix de textes littéraires français*,  
10/18 – Christian Bourgois :

*Le XVIIème en 10/18* (n° 1361. 1980)

*Le XVIIIème en 10/18* (n° 1103. 1976)

*Le XIXème en 10/18* (n° 1991 et 1992. 1989)

Je n'avais pas deux jours quand, en avril 1934, mon père mourut en sana. Comme il avait souhaité un fils, on lui dit qu'il était exaucé. J'ignore sous quel prénom je lui fus ainsi annoncée, mais quand on me le rapporta, bien plus tard, l'idée me vint et me resta que je n'étais pas ce qu'il fallait.

Dix jours plus tard, ma mère dut à son tour partir en sana et me sevrer brutalement.

Je fus transportée dans un service de nourrissons à l'hôpital de Montpellier.

Dans quel état me trouvais-je ? La détresse causée par un tel arrachement était-elle prise en compte ? Me prenait-on parfois dans les bras pour me réconforter, me parler, me sourire ?

Seule information transmise à ma mère : j'étais couverte d'eczéma.

Il n'y avait aucun témoin familial.

Un grand blanc. Comme une blouse d'hôpital.

A six mois, je fus mise chez une nourrice auprès de qui je restai jusqu'à trois ans. M'a-t-elle appris que j'avais une mère mais plus de père ? Ai-je prononcé

comme tous les enfants les mots de « papa » et « maman » ? Avaient-ils un sens ?

Entre-temps ma mère, à sa sortie de sana en 1935, s'était remariée à Marseille, mais dix-huit mois plus tard se retrouvait veuve pour la deuxième fois. En avril 1937, elle décida alors de me rapprocher d'elle et de ma sœur, âgée de seize ans. Je fus donc enlevée à ma nourrice pour être conduite chez une autre, dans la région marseillaise. Ce placement à la campagne paraissait excellent pour préserver ma santé – physique – et la sienne, que l'on disait fragile.

Lorsque j'ai vu ma mère, m'est-elle apparue comme telle ? Les dix jours vécus ensemble avaient-ils laissé une imprégnation suffisante ? Peut-on se souvenir de la voix maternelle si peu entendue ? Face au chagrin d'être arrachée à un milieu qu'à la longue j'avais probablement cru mien, sa présence m'apportait-elle une consolation ?

Je ne sais si ce qui m'est le plus douloureux à envisager, c'est d'avoir été séparée définitivement et sans ménagement de ma première nourrice, ou le fait que pendant trois ans ma mère ne m'a jamais touchée, caressée, regardée. Si son deuxième mari avait vécu, l'aurais-je retrouvée ?

Une fois la décision prise et la séparation accomplie, on fit comme si ces trois années n'avaient jamais existé.

Ma mère ne m'ayant pas vu vivre avec ces gens qu'elle ne connaissait pas, il n'y avait donc rien à en dire.

C'était comme si j'étais neuve, sans mémoire, sans émotion, sans pensée, sans regret, sans habitudes. Une pâte à modeler encore intacte.



Tout fut balayé d'un coup. Il ne me fut transmis aucun nom, aucun diminutif de tendresse, aucun récit, aucune photo. Soit qu'on n'ait pu m'aider à me souvenir de ce qu'on ignorait, soit qu'on ait jugé préférable de ne jamais évoquer ce lien pour que je l'oublie plus rapidement.

En dehors de quelques images invérifiables, je ne sais donc rien sur mes premières années. Faute de mots pour en parler, elles me font l'effet d'un vide.

Elles sont seulement balisées d'informations de calendrier, synonymes de déchirements : « à deux jours, à dix jours, à six mois, à trois ans. » Si des bras se montraient accueillants, ce n'était que du provisoire. Toute caresse éventuelle comportait, comme un ver dans un fruit, la possible douleur qui s'ensuivrait.

Qu'accuser, sinon la malchance qui s'accrochait à ma mère ?

C'est ce que l'on m'apprit à faire, mais était-ce vraiment la seule explication ? Du moins présentait-elle l'avantage de diriger la pitié sur elle en la déchargeant de tout reproche : quand la vie lui était devenue plus praticable, elle avait arrangé les choses « comme elle avait pu ». Si certains s'étaient attachés à moi, il ne leur restait plus qu'à se détacher. Le contrat avait été rempli, j'avais acquis une bonne santé, pourquoi chercher plus loin ?

En réalité cette nouvelle séparation, brutale, qui faisait cruellement écho à celle des premiers jours, commençait son travail de sape, d'autant plus perfide que personne ne l'envisageait. La douleur devait couvrir de longues années avant que le questionnement ne se fasse. Mais lorsqu'il se fit, c'était trop tard pour retrouver des traces. Comment était cette femme,

comment avait-elle pris soin de moi, comment – ce qu'on me dit plus tard, sans penser à mal mais sans non plus penser à bien – son fils et sa belle-fille avaient-ils pu envisager de m'adopter ? M'aimaient-ils à ce point ? Comment avaient-ils eux-mêmes supporté cette décision ? Était-il juste et nécessaire de renier tout lien avec cette famille ?

Questionnement amer.

J'ai des premiers jours de cette transplantation un souvenir qui ressemble plus à un désarroi intense qu'à une bouderie.

Une fillette est sur les genoux de ma nouvelle nourrice, avec peut-être un autre enfant, dont elle a encore la garde. Tous les trois me regardent – ou je les regarde, comme on peut regarder un phénomène incompréhensible. Je suis assise par terre, recroquevillée dans l'angle du petit mur de la terrasse et je ne veux – ou ne peux – ni avancer, ni surtout parler. Les voix, les tons, les bruits, la lumière, les gestes, les manières, les ordres, tout est différent. Je reste repliée sur le chagrin immense de la séparation, que je ne sais pas exprimer, et dont je sens qu'on ne veut surtout pas que je l'exprime. Je m'y complais sans doute, car c'est la seule chose que je peux évaluer et sentir comme m'appartenant en propre. Je suis condamnée à le garder au plus profond de moi, parce que les autres n'en veulent pas. Ils attendent que je m'en défasse, et moi, naïvement, croyant que mon refus et mon silence auront raison de cette situation, j'attends qu'ils renoncent et me ramènent vers ceux que je connais. Je ne sais combien de temps je me suis obstinée dans cette attitude. Je crois plutôt pouvoir dire qu'elle a toujours duré, et que, depuis cette époque-là, m'approcher d'autrui pour communiquer,

loin d'être spontané, m'a toujours paru une entreprise difficile, qu'on ne peut entreprendre que par le raisonnement et la volonté.

J'avais aussi à faire la découverte de celles qui venaient me voir et se disaient ma mère et ma sœur. Visites qui eurent bientôt un nouvel accroc : ma mère « disparut » à nouveau quelque temps, à la suite d'une rechute et d'un deuxième séjour en sana. Comment m'a-t-on expliqué cette nouvelle absence ? Que pouvais-je y comprendre ?

Comment se croire aimée d'une mère aussi peu continue ?

J'avais pour elles deux une admiration comme on peut en avoir pour des êtres rêvés. Et probablement aussi une grande colère, difficile à exprimer, en dehors de « caprices » violents, dont j'étais, paraît-il, coutumière ou du refus de leur parler lorsqu'elles revenaient, préférant parfois me cacher sous la table.

Elles étaient blondes et belles – à l'opposé de ma nouvelle nourrice, lourde paysanne du Piémont, aux cheveux gris – élégantes, souvent habillées des mêmes tissus, jouant à passer pour des sœurs (laquelle des deux le désirant le plus ?). J'étais tiraillée entre elles qui me charmaient mais ne restaient que le temps d'une visite, et celle qui prenait soin de moi, avec rudesse mais régularité. Sur qui se fixer ? Qui était la plus sûre, la plus fidèle ?

Cette nourrice, à la différence de la première, avait un mari. Les deux ou trois années où il vécut encore, j'ai pu, dans mes meilleurs moments, m'imaginer vivant auprès de grands-parents. Bien sûr, à des mots, des réflexions des uns ou des autres, à l'absence de ces gestes profondément tendres qui disent l'appartenance

et la filiation, je comprenais qu'il n'en était rien. Je menais auprès d'eux une vie paisible, mais je rêvais sans doute d'être ailleurs, avec « elles ».

Et lorsque l'ailleurs arriva, à l'âge de l'école, il eut lui aussi le goût amer des séparations, et du discontinu.